

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

POUR LE

No

200

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean CHRÉTIEN

Né le 10 mars 1902 à Ciré (Charente-Inférieure)

LE MERCURE & LES MERCURIAUX

DANS L'HISTOIRE

DE LA

THÉRAPEUTIQUE ANTI-VÉNÉRIENNE

Président : M. SEBILEAU, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1929

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean CHRÉTIEN

Né le 10 mars 1902 à Ciré (Charente-Inférieure)

LE MERCURE & LES MERCURIAUX

DANS L'HISTOIRE

DE LA

THÉRAPEUTIQUE ANTI-VÉNÉRIENNE

Président : M. SEBİLEAU, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1929

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médecine-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECENE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	VILLARET.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BAI THAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
	CARNOT.
Clinique médicale.	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire.	BRANCA.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . . Pathologie médicale.
 ALAJOUANINE Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
 BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN . . . Pathologie médicale.
 BINET . . . Physiologie.
 BLANCHETIÈRE . . . Chimie biologique.
 BROCC . . . Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ . . . Pathologie médicale.
 CADENAT . . . Pathologie chirurgicale.
 CHABROL . . . Pathologie médicale.
 CHIRAY . . . } Pathologie médicale.
 CLERC . . . }
 DEBRÉ . . . Hygiène.
 DOGNON . . . Physique.
 DONZELOT . . . Pathologie médicale.
 DUVOIR . . . Médecine légale.
 ECALLE . . . Obstétrique.
 FIESSINGER . . . Pathologie médicale.
 GARNIER . . . Pathologie expérimentale.
 GATELLIER . . . Pathologie chirurgicale.
 HARVIER . . . Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER Urologie.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUTINEL . . . Pathologie médicale.
 JOYEUX . . . Parasitologie.

MM.

LABBÉ (Henri). Chimie biologique.
 LARDENNOIS. Pathologie chirurgicale.
 LEMAITRE. . . Oto-rhino-laryngologie.
 LEROUX . . . Anatomie pathologique
 LEVY-SOLAL. Obstétrique.
 LHERMITTE . . . Pathologie mentale.
 LIAN. Pathologie médicale.
 MATHIEU . . . Pathologie chirurgicale.
 MERCIER (Fernand). . . . Pharmacologie.
 METZGER. . . Obstétrique.
 MONDOR . . . Pathologie chirurgicale
 MOURE . . . Pathologie chirurgicale
 MULON . . . Histologie.
 OBERLING . . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER . . . Anatomie.
 PHILIBERT. . . Bactériologie
 QUENU . . . Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils . . . Physiologie.
 SÉZARY. . . . Dermalologie et syphiligraphie.
 VALLERY-RA-DOT (Pasteur). Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. Obstétrique.
 VELTER . . . Ophtalmologie.
 VERNE . . . Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

BUSQUET . . . Pharmacologie.
 GUÉNIOT . . . Obstétrique.
 LEQUEUX . . . Obstétrique

MM.

NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 REPTERER. . . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
AI GLAVE .	} Clinique chirurgicale.	LERI . . .	Clinique médicale.
AUVRAY .		MOCQUOT .	} Clinique chirurgicale
CHEVASSU .		PROUST . .	
LAIGNE-LAVASTINE .	Clinique médicale.	SCHWARTZ	
LE LORIER .	Clinique obstétricale.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Education physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

*En reconnaissance de tous les sacrifices
qu'il s'est imposés pour moi et du bel
exemple de probité professionnelle
qu'il m'a donné.*

A MA FEMME

A MES AMIS

A M. le Professeur PIERRE SEBILEAU

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Membre de l'Académie de Médecine

Commandeur de la Légion d'Honneur

*Qui a bien voulu nous faire l'honneur
de présider cette thèse, en remercie-
ment de la bienveillance qu'il nous a
toujours prodiguée et en témoignage
de la grande admiration que nous
avons pour lui.*

A M. le Professeur agrégé LE LORIER

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ DE PARIS

Ce modeste travail est dédié.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE MERCURE ET LES MERCURIAUX DANS L'HISTOIRE DE LA THÉRAPEUTIQUE ANTIVÉNÉRIENNE

De l'histoire thérapeutique du mercure, se dégage le fait remarquable que, médicament très ancien, il a résisté à l'épreuve du temps et à toutes les théories concernant la nature de la syphilis et qu'actuellement, il est encore le traitement de base de la thérapeutique antisypilitique moderne.

Avec l'arsenic, le bismuth et l'iode, il prend part à la constitution du traitement pluri-métallique qui est actuellement recommandé par la plupart des auteurs.

Trois périodes sont à envisager dans l'application de la thérapeutique mercurielle à son début.

PREMIÈRE PÉRIODE

S'étendant jusqu'à la fin du xv^e siècle, comprenant donc l'antiquité et le moyen-âge, l'incertitude où l'on était alors de la nature exacte de la syphilis, ne permit pas aux premiers médecins d'employer ce corps d'une façon rigoureuse.

La toxicité du mercure n'était pas sans être connue dès les temps les plus anciens. PLINIE le qualifie de « poison de toutes choses » ; GALIEN l'élimine de sa thérapeutique et comme raison il donne uniquement sa toxicité sur laquelle insiste également THÉOPHRASTE. DIOSCORIDE accuse son poids de déchirer les viscères et recommande aux mineurs de porter des masques afin de se préserver des vapeurs délétères.

PAUL D'EGINE emploie le mercure tel qu'il est contre les différentes coliques.

Ce sont les Arabes qui, les premiers, ont démontré expérimentalement la tolérance de l'organisme au mercure pris à petites doses en soumettant un singe à son intoxication : leur thérapeutique était surtout externe et ils le recommandaient sous forme de pommade contre la phthyriase, la gale, les affections prurigineuses, l'herpès et l'impétigo.

RHAZES et MESUE précisèrent la pharmacologie de cette thérapeutique et établirent les premières formules d'onguent.

Les signes de l'intoxication mercurielle sont signalés pour la première fois par AVICENNE et ABUGERIG (fin du x^e siècle) et ASHARAVIUS qui décrivent la fétidité de l'haleine, le tremblement, les convulsions et les paralysies qu'ils rattachent à la toxicité des vapeurs mercurielles.

La théorie de l'identité qui domina pendant près de trois siècles l'histoire de la syphilis apporta un retard considérable à l'installation d'une thérapeutique logique de cette affection. En effet, les identistes faisaient de la blennorrhagie, du chancre mou et du chancre dur les manifestations d'une même infection.

Ce fait explique le peu d'importance consacrée au mercure par SWEDIAUR dans son très important et très complet *Traité des maladies vénériennes*. Le mercure n'y est jamais conseillé à l'état pur, il est toujours associé au copahu, à la térébenthine ou en injection urétrale au sulfate de zinc et de cuivre et à l'acétate de plomb.

La théorie de l'identité domine toute la pathologie de cette époque. La maladie vénérienne est considérée comme une et le terme de syphilis n'apparaîtra qu'en 1494 date d'apparition de la grande épidémie européenne.

C'est ainsi que le bubon succédant au chancre était considéré comme un symptôme de pronostic favorable permettant à l'organisme de rejeter au dehors le germe vénérien avant qu'il ne diffuse dans toute l'économie. Les conclusions des médecins de cette époque étaient for-

melles : s'il survient un bubon, autrement dit poulain, en brief l'ulcère sera guary et sera le patient exempt de la vérole » (THIERRY DE HERY) et « le venin infecte la masse du sang, si les apostèmes ne jettent leur gourme » (AMBROISE PARÉ).

L'écoulement blennorrhagique était également un émonctoire permettant l'élimination du venin vénérien : « le mélange de ce virus avec la semence et avec les humeurs séminales peut se faire par deux voies : l'une, plus courte et plus aisée, par où, dans les hommes, le virus monte en substance, ou en forme de vapeur, du vagin de la femme gâtée « Jusque dans les réservoirs de la semence, le long de l'urèthre, par où, dans les femmes, il est porté dans le vagin et mis en état de pénétrer facilement dans les réservoirs de la semence qui sont propres à ce sexe... si le virus est si grossier et si épais qu'il s'attache à la peau sans pénétrer plus avant, dans ce cas son action se réduira à produire des échancre sous la peau. S'il est plus subtil, il se mêle avec la lymphe et causera des poulains dans les glandes inguinales » (ASTRUC).

Seuls à cette époque, HUNTER et NISBET nièrent la possibilité d'infection générale à la suite de blennorrhagie.

Mais ce fut TODE, de Copenhague qui en 1777 osa attaquer le dogme de l'identisme et qui soutint ses opinions malgré le scandale dont sa théorie fut l'objet et il affirma que syphilis et blennorrhagie n'étaient en aucun point comparables, que la première était une infection générale et la seconde une infection exclusivement locale.

Mais ce n'est qu'au xix^e siècle que les travaux de RICHORD jetèrent bas cette théorie ainsi que celle des unicistes qui affirmaient l'identité des chancres mous et durs.

En résumé pendant toute cette période, les auteurs décrivaient une seule maladie vénérienne dont la symptomatologie variait avec les caractères de virus.

DEUXIÈME PÉRIODE

La contamination de l'Europe par la syphilis remonte à la fin du xv^e siècle. Pendant longtemps, on en fit remonter l'origine au retour du voyage de CHRISTOPH COLOMB du nouveau monde, mais il semble bien, d'après les recherches d'ASTRUC, que la vérole était répandue en Chine depuis la plus haute antiquité, puisque le Hoangty-mie-king (2637 avant J. C.) signale le traitement mercuriel de la syphilis.

Mais quelle qu'en soit l'origine, l'épidémie frappa la totalité de l'Europe et chaque nation rejeta la responsabilité sur la débauche de sa voisine comme le prouve l'emploi des termes de mal Français par les Italiens et de mal Napolitain par les Français.

Tout d'abord, l'ignorance totale où l'on était de la nature clinique de l'affection lui permit de faire des ravages considérables.

Puis BENEDICTUS décrit en 1494 les grands signes cliniques de la maladie : chancre, céphalée, syphilis cutanéo-muqueuse et ce fut lui qui le premier insista sur le rôle joué par la salivation mercurielle dans l'élimination du virus.

En 1496, GRUENBECK publie une auto-observation et devant l'impuissance de la médecine officielle se livre aux charlatans qui le guérissent radicalement par l'emploi de préparation d'arsenic et de mercure.

La terreur que répandit ce mal explique l'édit publié par le Parlement de Paris en 1497, qui ordonnait aux malades de quitter la capitale sous peine de mort.

**Arresté du Parlement de Paris portant règlement
sur le faict des malades de la grosse vérole**

« Aujourd'hui sixième mars, pour ce que en ceste ville de Paris y avoit plusieurs malades de certaine maladie contagieuse, nommée la grosse vérole, qui, puis deux ans en ça a eu un grand cours en ce royaume, tant de ceste ville de Paris, que d'autres lieux, à l'occasion de quoi estait à craindre que sur ce printemps elle multipliaist, a esté advisé qu'il étoit expédient d'y pourveoir.

« Que tous les malades de ceste maladie de grosse vérole, tant hommes que femmes, qui n'estoient demourans et résidents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie les a prins, vingt-quatre heures aprez ledit cryfait, s'en voient et portent hors de ceste ville de Paris es pays et lieux dont ils sont natifs, où là où ils faisoient leur résidence quand cette maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart.

« Que tous les malades, estant de cette ville, alors que ladite maladie les a prins, qui avont puissance de eulx retirer en maisons, se retirent dedans lesdites vingt-

quatre heures, sans plus aller par la ville de jour ou de nuit, sur ladite peine de la hart. Et lesquels ainsi retirez en leurs dites maisons, s'ils sont pòvres et indigents, pourront se recommander au Curez, et sans ce qu'ils partent de leurs dites maisons, leur sera pourveu de vivres convenables.

« Tous autres povres malades, qui ayant prins icelle maladie euls résidants, demourants et servants en cette ville, qui ne avont puissance de eulx retirer en maison sur ladite peine de la hart se retirent à Saint-Germain-des-Prez pour estre et demourer ès maisons et lieu qui leur seront bailléz et délivrez par les genz et députez à ce faire ».

Le caractère excessif de ces mesures est expliqué par le tableau effrayant que publiait sur l'affection les médecins de cette époque, qui insistaient sur la perte du nez, des yeux, des membres, sur l'étendue et le caractère infect des ulcères.

En 1521 FRACASTOR publie son poème : *Syphilis sive morbus gallicus* où il décrit les différents symptômes de l'infection : « le jeune homme qui en est atteint tombe en langueur, il devient peu à peu inerte. Les yeux perdent leur vivacité, les roses de son teint se flétrissent, et la gangrène détruit son organe générateur. Une violente douleur se fait sentir dans les bras, les jambes et les épaules. Le poison se filtre sur les articulations et se porte sur la peau où naissent des pustules remplies d'une substance âcre et visqueuse d'où s'échappe un pus livide mêlé de sang près à se corrompre. La victime de ce mal hideux regrette en vain les beaux jours passés,

pousse de gros soupirs à la vue de ses membres difformes et de son visage défiguré.

Le mode de contagion est précisé par Georges Vella qui en accuse exclusivement le coït. Mais Gaspard Corrella tout en attachant une importance considérable à la transmission génitale signale la possibilité de contagion par la bouche ou les seins. Mais les médecins réagirent et entreprirent le traitement de la syphilis.

Le mercure

Jacques Beranger dit Carpi eut le premier en France l'idée d'employer le mercure dans le traitement de la syphilis. Il utilisait ce métal antérieurement dans le traitement de nombreuses affections cutanées. Cette thérapeutique fit sa gloire et sa fortune et toute l'Europe venait se faire traiter chez lui en Italie.

Toutefois, nous rappellerons qu'au point de vue historique, il semble bien que ce soient les médecins Arabes qui aient, les premiers après les médecins Chinois d'ailleurs, employé le mercure dans le traitement de la Grosse Vérole.

C'est ainsi qu'au xvi^e siècle, la thérapeutique mercurielle entre dans une nouvelle phase.

Le traitement fut d'abord externe, et on utilisa les vapeurs mercurielles. Le malade est enfermé dans une chambre close dans laquelle un foyer vaporise du mercure. Les sujets nus absorbaient le mercure par inhalation et par voie cutanée. Mais si la saturation mercurielle de l'organisme entraînait la guérison de la mala-

die, elle donnait toujours des accidents toxiques qu'entraînaient souvent la mort des malades.

C'est alors qu'apparaît une méthode appelée à un grand avenir, celle des frictions mercurielles et à elle se rattache le nom d'AMBROISE PARÉ.

Le malade était tout d'abord affaibli par des saignées répétées, des bains chauds et des purgations : « La friction se fera le matin, lorsque la concoction et digestion sera parfaite, et l'estomach et intestins deschargez à fin qu'il ne se fasse subversion d'icelle et distraction des opérations de nature. Mais où nature serait débile, le patient pourrait, une heure avant la friction, prendre quelque gelée, moyeu d'un œuf, ou quelque consommé, et autre chose semblable de facile digestion, et en petite quantité, pour n'empêcher nature à la concoction d'iceux. Puis il faudra commencer la dite friction aux articles seulement, comme des mains, coudes, espauls, pied et genoux. Mais où le patient sera fort et où sera besoin plus fort émouvoir, on en pourra appliquer aux émôctoires des parties nobles, et le long de l'épine dorsale, avec providence et discrétion, évitans sur toutes choses les parties nobles (comme nous nous prédict en nos indications) à fin de ne faire comme ces malheureux, lesquels frottent indifféremment tout le corps, depuis la plante des pieds jusqu'à la sommité de la tête.

« Et en ces frictions faut considérer la situation des symptômes ; comme pour exemple, si les parties supérieures sont plus affectées, la friction sera plus copieuse en icelles et ainsi des inférieures ; mais il faut

dra premièrement frotter les parties moins dolentes pour ne remplir davantage les parties plus affectées. Pareillement, faut noter que tout ainsi comme les trop douces frictions ne font suffisante ouverture des pores : aussi les trop fortes sont cause de les serrer, faisant douleur, commotion, et attractions en la partie, par quoy sera meilleur les faire médiocres, et nous arrêter principalement sur la vertu et force du patient ; estant cette indication la première et principale entre les autres ».

Mais les premiers auteurs ne cessaient les frictions qu'à l'apparition d'une salivation marquée que l'on considère actuellement comme la manifestation d'une intoxication mercurielle grave, mais que les premiers médecins considéraient comme résultant de l'élimination du virus syphilitique de l'organisme avec la salive.

Cette salivation était le critérium du traitement et les auteurs classiques en avaient donné une description très complète : « lorsque la salivation est prête à venir, l'haleine sent, la langue s'épaissit, la bouche est échauffée, les gencives se gonflent et le malade se plaint d'avoir toujours quelque chose à la gorge qu'il ne peut avaler.

La salive coule d'abord filandreuse et par crachottement. La quantité que le malade doit rendre par jour est de une chopine les premiers jours, ensuite de trois demi-septiers et après d'une pinte. Il est des personnes qui veulent deux pintes, mais cela est trop. Il faut que le malade dorme un peu et qu'il n'avale pas sa salive,

parce que durant le sommeil, il en avale beaucoup ce qui purge et cause des diarrhées.

Ensuite, l'auteur (CONVERT) donne quelques indication sur l'arrêt du traitement et la manière d'arrêter la salivation. Mais les accidents graves survenant chez presque tous les malades, un certain nombre de médecins essaient de réagir contre cette méthode de la salivation, insistent sur la nécessité d'un traitement prolongé, entrecoupé de périodes de repos et ils créent la méthode de l'extinction. Pour eux, la salivation était due à l'élimination directe du mercure et non à celle du virus syphilitique : aussi, pratiquaient-ils des frictions en les supprimant sitôt que la salivation devenait par trop inquiétante. Puis, plus tard, l'inutilité de la salivation ayant été reconnue, les médecins mettront tout en œuvre pour l'empêcher.

A côté des frictions, on utilisa pendant un certain temps les fumigations de sulfure de mercure que l'on pratiquait partiellement sur un membre ou un segment de membres des malades.

Inhalations, frictions et fumigations constituaient les « grands remèdes ».

A côté de ces méthodes d'introduction de mercure pur dans l'organisme, il faut signaler l'emplâtre de vigo cum mercurio qui fut vulgarisé par AMBROISE PARÉ et ne fut jamais utilisé tant à cette époque qu'actuellement que comme agent thérapeutique local contre les ulcères et les accidents osseux en particulier.

Le mercure dans les remèdes à formule secrète

Dès l'apparition du mercure, les adversaires nombreux s'opposèrent à cette thérapeutique et jetèrent le trouble dans l'esprit des malades. Aussi très rapidement, des médicaments secrets furent introduits dans le commerce et leurs auteurs créèrent une véritable spéculation en introduisant ces remèdes dans le domaine public. Si certains d'entre eux étaient exempts de mercure, la plupart contenaient ce corps à l'état métallique ou à l'état de composés.

La panacée de M. DE LA VIGNE était composée d'un amalgame d'or, d'argent et de mercure, préparé sous forme de poudre dont on absorbait de 1 à 12 grammes par jour. DE LA VIGNE insistait auprès du public sur son action liée aux métaux nobles : or et argent qui entraient dans sa composition, alors qu'en réalité, il savait parfaitement que les résultats indiscutables qu'il avait obtenus étaient dus à la présence d'un oxyde rouge de mercure dans cette poudre.

Les gouttes blanches du Dr WARD étaient une combinaison de mercure métal avec l'acide azotique saturée par une solution ammoniacale.

La liqueur de MITTIER n'était autre qu'une solution saturée de sulfate de mercure à laquelle on ajoutait une quantité plus ou moins grande d'eau.

Les dragées de KEYSER connurent une vogue considérable, car elles ne produisaient aucun symptôme d'intoxication mercurique. Elles étaient à la base d'oxyde de mercure et de miel et leur introduction dans les hô-

pitiaux contribuèrent pour une grande part à leur vulgarisation.

Le sirop végétal de BOLLET contenait de l'azotate de mercure. Enfin, l'eau végétomercurielle de PRESSAVIN était une solution d'azotate de mercure dans le vinaigre.

A côté de ces remèdes qui furent les plus connus, on pourrait en signaler quantité d'autres, ceux de POUUMER-POLLINI, etc..., mais dans la plupart d'entre eux, les auteurs avaient introduit une certaine quantité de mercure, ce qui prouve que, dès cette période, l'action de ce corps contre la syphilis n'était plus guère discutable.

Les mercuriaux

Les composés du mercure semblent avoir été employés avant même le mercure à l'état pur. GEBER, alchimiste arabe du ix^e siècle, employait le précipité rouge ou orcané corralin, mais ce corps n'entra en thérapeutique qu'à la fin du xvi^e siècle où il constituait l'élément actif des pilules du cancer BARBEROUSSE. Leur préparation était la suivante : « on mettra dans un matras quatre onces de mercure revivifié du sinabre, et y ayant versé dessus autant pesant de bon esprit de nitre, et placé le matras au bain de sable modérément chaud ; le mercure étant bien dissous et ayant un peu penché le col du matras, on augmentera le feu sous le bain, et on fera évaporé l'esprit de nitre, jusqu'à la sécheresse de la matière. Après quoy, ayant reversé dessus autant d'esprit de nitre qu'à la première fois, la matière estant bien dissoute, on penchera le col du matras, et on fera

évaporer l'humidité de mesme qu'auparavant, réitérant encore deux fois les mesmes addition et évaporation de l'esprit de nitre, et poussant le feu après la dernière évaporation, jusqu'à ce que le précipité soit devenu parfaitement rouge. Puis après avoir cassé le matras, et mis en poudre le précipité dans un mortier de marbre, on l'humectera de bon esprit de vin, jusqu'à ce qu'il surnage tant soit peu la matière, et l'on y fera brûler, réitérant jusqu'à six fois la mesme addition et consommation d'esprit de vin sur le précipité ; puis l'ayant pilé de nouveau, on le gardera pour le besoin » (CHARRAS). Pharmacopée royale galénique et chymique, Paris, 1682.

L'oxyde jaune de mercure ou turbith minéral était employé par PARACELSE comme anti-herpétique : BOERHAVE le recommande comme anti-syphilitique dès le xviii^e siècle.

Dans l'histoire de la médication mercurielle interne, il importe de placer au premier plan la liqueur de VAN SWIETEN dont le renom fut considérable et c'est à cette date qu'il faut faire remonter l'introduction du sublimé comme anti-syphilitique. Jusqu'à cette date, ce corps ne servait qu'à la préparation du sublimé doux ou calomel.

C'est à cette période qu'apparurent plusieurs liqueurs mercurielles dont l'eau phagédénique est encore employée actuellement.

La liqueur mercurielle JOVIALE d'AGRICOLA et d'HARTMANN était composée d'un amalgame d'étain et de mercure mêlée à du sublimé corrosif et distillé, le produit huileux de la distillation était employé dans le traitement des ulcérations syphilitiques.

Tous ces composés relevaient de la chimie minérale, mais dès le XVIII^e siècle, certains auteurs (PLENCK) avaient cherché à l'introduire dans des compositions organiques. PLENCK partit du fait que la salive sécrétée par les malades soumis au traitement contenait du mercure et il chercha à obtenir des combinaisons de ce corps avec des substances organiques, tels le blanc d'œuf, le sang et la colle de poisson.

A la fin du XVIII^e siècle BELLOSTE formula des pilules contenant du mercure éteint dans de la poudre d'aloès, de poivre, de rhubarbe et de scamonnée.

Il semble donc qu'en résumé, les préparations à base de mercure furent extrêmement nombreuses et que tous les sels de mercure existants à cette époque furent employés tant comme agent de thérapeutique externe que comme moyen de thérapeutique interne.

TROISIÈME PÉRIODE

Période moderne, elle est caractérisée par la précision de la posologie basée sur les signes d'intolérance, l'emploi des composés colloïdaux et organiques. L'oxyde jaune de mercure est employé en injections intra-musculaires dès la fin du siècle dernier et des recherches expérimentales ont montré que ce corps se décomposait partiellement en mercure au niveau de la zone d'injection.

Le protoiodure est surtout employé sous forme de pilule.

Mais de tous les mercuriaux solubles, le plus important est le sublimé corrosif qui, se dissolvant dans l'eau et l'alcool, se réduit facilement par les acides en protochlorure et en mercure métallique. Il donne avec les albumines un précipité qui explique l'action caustique locale de ce corps. Il est employé comme médication interne, mais il importe en pareil cas d'employer du sublimé frais et de le donner à des doses rigoureuses.

Le biiodure de mercure constitue la base du sirop de GIBERT qui se rapproche de celui prescrit par RICORD, mais cette préparation semble peu active.

Enfin nous ne ferons que signaler le benzoate de mercure, le cacodylate et le cyanure de mercure.

L'introduction des colloïdes dans la thérapeutique a immédiatement orienté l'esprit des syphiligraphes vers la possibilité de traiter la vérole par le mercure colloïdal.

Théoriquement, cette idée semblait devoir être fructueuse. En effet, la toxicité de ce corps à l'état de colloïde est très inférieure à celle des composés mercuriaux ; il a un pouvoir in-vitro considérable et ne produit aucun trouble digestif.

Mais en pratique les résultats obtenus furent assez decevants et, actuellement, le mercure sous cette forme n'est plus employé.

Plus récemment, POINCLoux a repris dans le laboratoire de LEVADITI l'étude de l'action des vapeurs mercurielles en tant que spirillicides et trypanocides. L'inhalation de vapeur mercurielle préviendrait, ferait avorter ou guérirait la syphilis du lapin. Mais pour cet auteur, il semble bien que le mercure ne subit pas une simple sublimation, mais une véritable oxydation.

Mais ces recherches sont encore du domaine expérimental et ne sont pas entrées en clinique.

CONCLUSIONS

I. — Si l'emploi du mercure dans la thérapeutique remonte à la plus haute antiquité, ses indications par contre en tant qu'agent anti-vénérien, en Europe tout au moins, n'ont été bien étudiées qu'à partir de la grande épidémie de vérole qui a frappé le Continent au xv^e siècle.

II. — Tout d'abord employé exclusivement et à dose massive comme médicament externe par inhalation et par friction, ce ne fut qu'au xvi^e siècle qu'on l'introduisit dans l'organisme par voie buccale.

III. — Il faut retenir que dans presque tous les médicaments secrets, dans presque toutes les panacées syphilitiques, le mercure à l'état métallique ou à l'état de composé était à la base du mélange, ce qui prouve que leurs auteurs avaient reconnu à ce corps une action spécifique indiscutable.

IV. — L'absence de toute règle posologique entraîna dès le début des accidents graves d'intoxication mercu-

rielle et l'on peut dire que c'est l'erreur de la théorie de la salivation qui domine toute l'histoire thérapeutique du mercure à ses débuts.

V. — Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que des règles rigoureuses et des dosages précis permirent d'administrer ce corps en toute sécurité, et par toutes les voies, digestive, cutanée, hypodermique et intra-veineuse.

Vu, le Doyen,
H. ROGER.

Vu, le Président de la thèse
P. SEBILEAU

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

ADAM. — Calomel et agents thérapeutiques (*Bulletin Médical*, 1890).

ASSELBERGO. — Valeur diagnostique du calomel dans la syphilis (*Annales Soc. méd. chir. du Brabant*, Bruxelles 1902).

AQUILANUS (Sébastien). — Tractatus du Morbo gallico 1498.

BENEDICTUS (Jean). — Tractatus de Morbo-gallico 1508.

ASTRUC. — Traitement des maladies vénériennes. Traduction de Louis (Paris 1877).

CATANÉE (Jacques). — Tractatus de Morbo galico 1504.

FALLOPE. — De Morbo gallico, Padoue 1560.

LÉONICENE. — De Mōrbo gallico, 1497.

MASSA (Nicolas). — De Morbo gallico, 1532.

MASSA (Nicolas). — De Morbo Napolitano, 1434.

MATHIOLE. — De Morbo gallico, 1535.

VICTORI (Benoir). — De Morbo gallico.

TONSITANO. — De Morbo gallico.

RONDELET. — De Morbo italico, 1560.

MONTANUS. — Tractatus de morbo gallico, 1550.

TORELLA. — Tractatus de doloré in Pudendagra, 1500.

VELLA. — Consilium medicum pro ! Morbo gallico, 1505.

BOTAL. — De Ratione Luis Vénéræ curandæ, 1563.

BRASSAVOLE. — De Morbo gollico.

CHARRAS (Moise). — Pharmacopée royale galénique et chimique (Paris, 1682).

FRACASTOR. — Syphilis, sive morbus gallicus, 1521.

FIORAVENTI. — Capricci Medicinali, Venezia, 1569.

GILINI. — Opusculum de Morbo gallico, 1497.

HOFMANN. — Pharm. médico-chymique.

PINCTOR. — De Morbo fædo et occulto his temporibus affligente (Romme 1500).

AMBROISE PARE. — Seizième Livre des Œuvres complètes. (Chap. IX : la seconde manière de curing la vérole par frictions).

PAULMIER. — Liber de Hydrargyro, 1578.

HAMONIC. — La thérapeutique anti-vénérienne au xvi^e, xvii^e, et xviii^e siècles (*Thèse Paris*, 1909).

PILLOT. — Histoire thérapeutique du mercure et de ses composés (*Thèse Paris* 1900).

HALLOPEAU. — *Thèse Agrégation*, (Paris, 1878).

BERDOT. — Etude sur le mercure (Montpellier, 1889).

BLAREZ. — Nouvelles recherches sur l'apsorption des mercuriaux (*Thèse Bordeaux*, 1882).

FONTAINE. — Coup d'œil sur l'histoire du traitement mercuriel de la syphilis (*Thèse Paris*, 1906).

GAUD. — Elimination du mercure par les urines (*Thèse Lyon*, 1904).

MERGET. — *Mercury* (Bordeaux 1894).

SANCHEZ. — Exposé historique sur l'apparition des maladies vénériennes en Europe (Leyde, 1777).

STODEL. — Colloïdes et mercure colloïdal (*Thèse Paris*, 1907).

BELL. — Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne. Traduction de Bosquillon (Paris, 1802).

FABRE. — Traitement des maladies vénériennes (Paris, 1782).

GARDANE. — Recherches pratiques sur les différentes manières de traiter la syphilis (Paris, 1774).

HERNANDEZ. — Essai analytique contre la nature syphilitique de la gonorrhée dite virulente (Toulon, 1812).

MUSITAN. — Traité de la maladie vénérienne (Trevoux, 1711).

PLENCK — Méthode nouvelle d'administrer le vif argent.

SWEDIAUR. — Traité complet des maladies syphilitiques (Paris, 1809).

POINCLoux. — Le mercure et l'arsenic inhalés en vapeur agissent dans la syphilis (*Société de Biologie*, 18 juillet 1925).

1929. Saint-Amand (Cher). — Imprimerie A. CLERC.
